



**HAL**  
open science

# Prendre la mesure du monde : l'architecte moderne à la rencontre de l'architecture vernaculaire

Claire Rosset

► **To cite this version:**

Claire Rosset. Prendre la mesure du monde : l'architecte moderne à la rencontre de l'architecture vernaculaire. *Nature et Patrimoine en Pays de Savoie*, 2014, 42, pp. 17-25. hal-01146127

**HAL Id: hal-01146127**

**<https://hal.science/hal-01146127>**

Submitted on 13 Sep 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Prendre la mesure du monde : l'architecte moderne à la rencontre de l'architecture vernaculaire



*Chalet des Balmes, à la Côte des Chavants (Les Houches), vers 1930. Ce chalet, qui fait partie des acquisitions d'Albert Laprade, fut le premier local dédié à l'école théorique de Physique d'été, créée en 1951*



*L'architecte Albert Laprade (vers 1930)*

La rencontre d'Albert Laprade et de la commune des Houches en Haute-Savoie donne à voir une démarche architecturale qui investit un nouvel objet d'étude : l'architecture d'alpage. Les constructions traditionnelles montagnardes, une culture architecturale locale, attirent et aiguissent la curiosité des architectes.

La montagne fascine les intellectuels dès le XVIII<sup>e</sup> siècle. L'architecte, théoricien et enseignant Eugène Viollet-le-Duc (1814-1879) résume ainsi la dimension pédagogique des territoires alpins : « (...) *il faut dire que de fréquents séjours sur les hauteurs donnent aux yeux une expérience de l'échelle réelle des objets, que ne peut posséder le voyageur visitant pour la première fois les altitudes* » (13). Au début du XX<sup>e</sup> siècle, le développement de la villégiature, des sports d'hiver, ou encore de l'hygiénisme accroît l'intérêt pour les territoires montagnards. La curiosité pour la "Nature", le sublime et le pittoresque des paysages alpins fait place à une curiosité plus scientifique pour la géographie, la géologie. Et les architectes eux-mêmes voyagent dans les Alpes à la recherche de nouveaux horizons, de nouvelles références architecturales. En découvrant la montagne (mais aussi d'autres espaces), ils s'intéressent notamment à « *l'habitat rural et indigène* » (10), à la culture et aux savoir-faire locaux et populaires.

A partir de l'expérience d'Albert Laprade, qui, dans le même temps, s'inscrit dans la modernité architecturale et participe à la découverte de l'architecture rurale montagnarde, nous tenterons de revenir sur la rencontre de l'architecte "moderne" et de l'architecture vernaculaire et traditionnelle. Que cherche-t-il à comprendre ? Dans quelle mesure cette ouverture participe-t-elle à la formation de l'architecte "moderne" ?

### Note

Les nombres en italique entre parenthèses renvoient aux références bibliographiques.





Extrait de l'album d'Albert Laprade : "Croquis, Espagne, Maroc, Portugal"

Quels outils met-il en place pour appréhender ce nouveau champ d'étude ? Et en quoi se confronter à l'histoire locale de l'architecture lui permet-il d'élaborer une architecture à la fois régionale et moderne ?

## La formation de l'architecte : de la culture classique aux cultures vernaculaires

Arrivé à Paris en 1900, Albert Laprade réussit le concours d'entrée aux Beaux-Arts en 1903. Il suit l'enseignement de Gaston Redon (1853-1921), obtient son diplôme en 1907 et manque de peu le Grand Prix de Rome, haute distinction des études en architecture. Blessé pendant la Première Guerre mondiale, il est démobilisé, de 1915 à 1919, au Maroc auprès de l'architecte-urbaniste Prost et du général Lyautey. Ainsi rappelle-t-il dans la préface de l'ouvrage *Croquis – Portugal, Espagne, Maroc* : « Nous le [l'ouvrage de Laprade] dédions également à celui qui nous a fait découvrir la civilisation islamique, à cet Allemand inconnu qui, par une nuit sombre et glaciale de février 1915, après les terribles assauts en avant d'Ypres, nous estropia pour un temps. D'où une mise à disposition de Lyautey au Maroc, pour être affecté dans le Service des Plans de Ville » (7). Ce n'est qu'à son retour à Paris qu'il ouvrira sa première agence. La formation de Laprade est donc le résultat de cette rencontre avec l'architecture des Beaux-Arts et avec le Maroc.

### ■ L'Ecole des Beaux-Arts

L'Ecole des Beaux-Arts, qui trouve son origine dans l'Académie Royale d'Architecture, forme ses étudiants à l'Architecture monumentale ("le fait du Prince") et à l'architecture de l'édifice public. En plus de la composition architecturale, on y enseigne des disciplines scientifiques telles que la géométrie descriptive (l'art de projeter des volumes sur une surface plane), les mathématiques ou la statique, mais également des disciplines plus artistiques (le dessin, le modelage ou encore l'archéologie). La formation des Beaux-Arts est alors essentiellement tournée vers l'apprentissage de la culture classique, des référents architecturaux issus de l'Antiquité gréco-romaine. On apprend la grande composition et les techniques de la représentation architecturale : le plan, la coupe, les élévations. Au-delà du savoir-faire, l'institution se fait la garante d'une culture qui s'inscrit dans la tradition de la Renaissance, dans le prolongement des enseignements de l'Antiquité alors considérée comme l'âge d'or architectural, artistique et philosophique.

Mais, dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment à la suite du travail de Viollet-le-Duc, les architectes remettent partiellement en cause cet apprentissage qui se nourrit essentiellement de la grande culture pour se tourner vers des cultures plus proches d'eux : « Certes, il est fort bon, fort utile même de visiter Pompéi et de rapporter de cette ville gréco-romaine des études pleines de

### Albert Laprade, biographie

Le parcours d'Albert Laprade (1883-1978) retient aujourd'hui encore notre attention par son inscription dans la diversité de la production architecturale du XX<sup>e</sup> siècle.

Albert Laprade est diplômé de l'école des Beaux-Arts de Paris en 1907 (atelier Gaston Redon) où il a été formé à la culture classique de la composition architecturale. Détaché au Maroc de 1915 à 1919 auprès de l'équipe d'Henri Prost (architecte-urbaniste, 1874-1959) et du général Lyautey (1854-1934), il va rapidement être confronté à d'autres références architecturales, plus ancrées dans une culture populaire et traditionnelle. Il participera notamment à la réalisation de la Ville Nouvelle Indigène de Casablanca (quartier des Habous, 1916) où il se confrontera à l'adaptation de l'habitat traditionnel aux normes d'hygiène modernes.

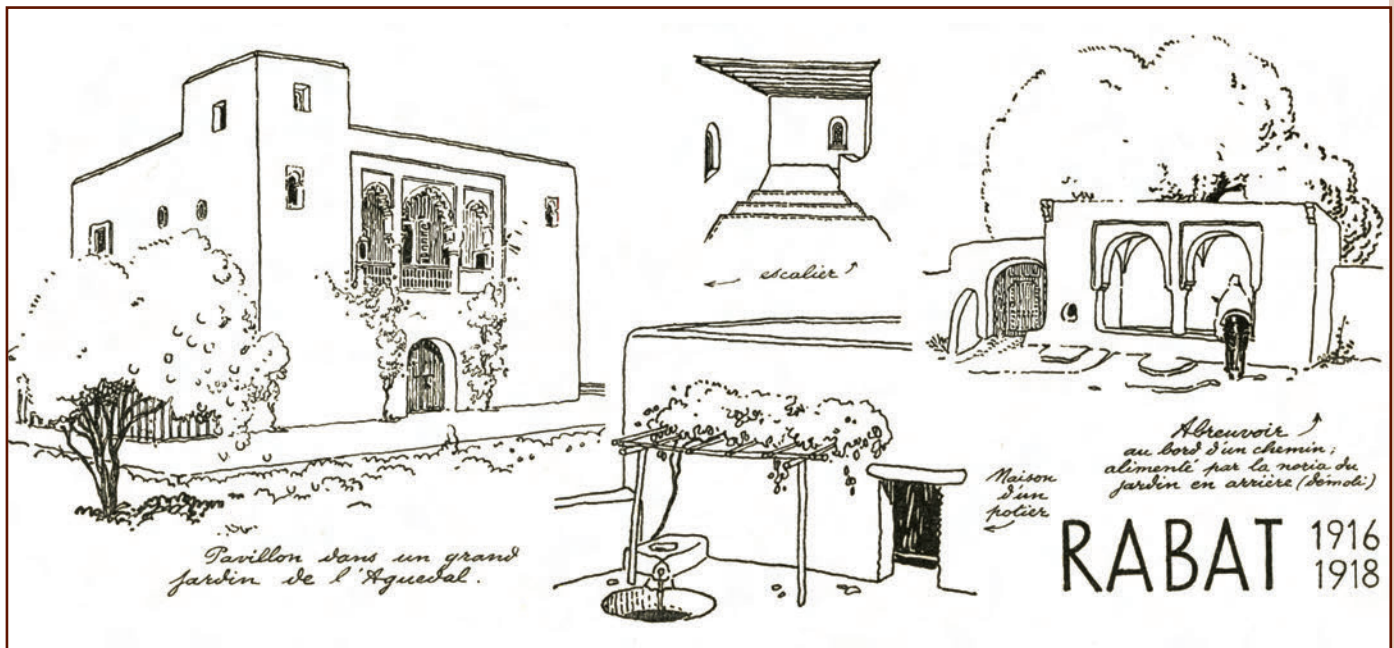
Après son retour en France, il crée son agence à Paris où il travaille pour une clientèle privée. En 1923, il est l'un des membres fondateurs

du Groupement des architectes modernes. Son travail est remarqué pour ses programmes "modernes" mais également pour le savoir-faire "classique" qu'il tient de sa formation. Les jardins et le pavillon des Magasins du Louvre réalisés pour l'Exposition internationale des arts décoratifs et industriels de Paris en 1925 assurent sa reconnaissance sur la scène architecturale moderne, tout comme, en 1928, le garage Citroën de la rue Marbeuf qu'il conçoit avec Léon-Emile Bazin (1900-1976). Il travaille également à de nombreux projets industriels comme le barrage-usine de Génissiat (Ain, 1939-1947). Le Musée permanent des colonies, aujourd'hui palais de la Porte Dorée (réalisé pour l'exposition coloniale de 1931 en collaboration avec l'architecte Léon Jausse, 1875-1932), reste l'une des ses principales réalisations dans laquelle s'illustre la maîtrise par l'architecte des codes classiques de composition.

Architecte en chef des Bâtiments civils et palais nationaux, inspecteur général des Beaux-Arts,

architecte en chef de la Reconstruction dans le Nord, membre de l'Académie des Beaux-Arts, Laprade est également un personnage impliqué dans le débat architectural français. Il collabore à de nombreuses revues d'architecture. Il fait notamment partie du comité de rédaction "historique" de la revue *L'Architecture d'aujourd'hui*. Il participe ainsi à la reconnaissance de nombreux architectes, notamment à celle d'Henry Jacques Le Même dont il décèle la qualité dans ses productions à Megève (Haute-Savoie). Il publie à partir de 1942 une série d'albums de croquis qui rencontrera un large lectorat et à travers laquelle Laprade propose un voyage pittoresque à travers l'architecture traditionnelle de la France et du bassin méditerranéen (1).

Ainsi Albert Laprade joue-t-il un rôle majeur sur la scène architecturale française. Mais au-delà de cette renommée nationale, nous nous attarderons sur l'expérience particulière qu'il développe aux Houches et dont aujourd'hui encore nous pouvons trouver la trace.



charme, mais il serait bon et utile de savoir comment d'autres civilisations, plus rapprochées de nous, habitants d'autres climats, ont su élever des demeures ; comment chaque jour amène, par suite de changements dans les habitudes, certaines modifications à ces demeures, afin de les rendre plus commodes et plus conformes aux besoins du moment ; comment l'Anglais, (...), a su, de tout temps, donner à son habitation des dispositions parfaitement en harmonie avec ses mœurs, comme le Belge, le Danois, le Suisse, l'Allemand, comprennent les constructions privées, sans se préoccuper plus qu'il ne convient de ce qui s'est fait à Rome ou en Grèce, il y a plus de deux mille ans » (14). La découverte des cultures locales, régionales ou nationales amène l'architecte à se tourner vers l'architecture vernaculaire et traditionnelle, domaine jusqu'alors inexistant dans la formation architecturale.

### ■ La découverte des cultures indigènes

L'arrivée au Maroc joue ce rôle fondamental d'ouverture pour Albert Laprade. Lorsqu'il intègre l'équipe d'Henri Prost, il participe au développement des villes marocaines et se confronte alors à la modernisation de l'espace public et de l'habitat. Mais c'est probablement en travaillant au projet de la Nouvelle Ville Indigène de Casablanca, en 1916, que Laprade prend la mesure des enjeux de la modernité. Le projet concerne un ensemble d'habitat populaire, le quartier des Habous, destiné à une population indigène dont les références culturelles ne sont pas issues de la tradition gréco-romaine mais du monde islamique.

Il impose une nouvelle approche différente de celles qu'enseignent les Beaux-Arts. C'est une nouvelle manière d'habiter que l'architecte doit découvrir : les règles sociales de vie, la notion de confort, le climat, les matériaux sont spécifiques. L'architecte se doit alors de les comprendre, de les intégrer tout en les adaptant aux nouvelles normes d'hygiène. Pour ce faire, Laprade occupe son temps libre à observer et analyser l'habitat traditionnel et indigène : « nous avons passé des heures et des heures à les [les maisons pauvres] explorer, dessiner, mesurer » (3). On peut donc bien considérer ici que l'architecte continue à se former en investissant un champ nouveau d'observation : l'architecture populaire, résultat d'un savoir-faire local et non savant, d'une culture et d'un climat.

## Mesurer le monde : le relevé comme méthode

C'est donc par le dessin que l'architecte appréhende le monde nouveau qui lui fait face.

Dès le lycée, Albert Laprade pratique assidûment le dessin en profitant des conseils de son grand-oncle maternel, l'architecte Ernest Cléret (1847-1932). Il s'exerce à une dimension fondamentale de la formation architecturale : le relevé d'architecture. Il s'agit d'une pratique instaurée par les Beaux-Arts afin d'appréhender, par le dessin, les références architecturales, les décors classiques,

Extrait de l'album d'Albert Laprade : "Croquis, Espagne, Maroc, Portugal"

### Le relevé d'architecture

La représentation graphique, le dessin, correspond à une dimension centrale du travail de l'architecte. C'est grâce à la maîtrise des différentes formes de représentation (le plan, la coupe, l'élevation) qu'il peut se prêter à l'exercice du projet : il matérialise en deux dimensions une idée du projet à venir. L'enseignement des Beaux-Arts préparait les architectes à cet exercice particulier du dessin par la pratique du relevé.

Le relevé d'architecture est une notion double. Il est, dans un premier temps, l'action de noter la position, la disposition et la dimension des choses observées. Il est, dans un second temps, le résultat de cette action : le plan, le croquis, le détail. La particularité de ces types de représentation réside dans la précision des informations qu'il met à disposition (les dimensions ou les matériaux, voire les couleurs). Il révèle une appropriation par le dessin, une connaissance par la transcription du détail, de l'objet, de l'édifice observé.



XXVI INTRODUCTION  
une pour les garçons, la troisième servant soit de magasin pour le grain battu, en attendant qu'on le vende, soit d'atelier.

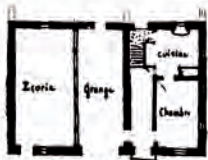


Fig. 7. — Vue et plan d'une maison des environs de Montbéliard.   
lier pour ceux des jeunes membres de la famille que font travailler les manufactures d'horlogerie de la région.

Page extraite de "L'Enquête sur les conditions de l'habitation en France : les maisons-types"

Page extraite de "L'architecture rurale française. Savoie", enquête menée dans le prolongement du "chantier 1425"

les différents styles doriques, ioniques ou encore corinthiens. Mais, comme nous l'avons vu, lors de son séjour au Maroc, c'est sur un nouvel objet d'étude qu'Albert Laprade met en pratique ce savoir-faire : l'architecture domestique, traditionnelle et vernaculaire.

L'architecte n'est pas, alors, le seul à prendre conscience de l'importance des cultures traditionnelles et régionales. Un fort engouement pour le folklore [notion introduite en 1846 par William Thoms (1803-1885), le « folk-lore » désigne le « savoir du peuple »] émerge à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Autour des us et coutumes populaires, locaux et traditionnels, de la culture "vivante", s'ouvre un champ de questionnements qui trouvera ses prolongements dans l'éclosion de disciplines nouvelles : la linguistique, l'ethnographie et la géographie humaine. Toutes s'intéressent à un objet jusqu'alors peu étudié : la culture populaire.

Les géographes français, et en premier lieu Paul Vidal de la Blache (1845-1918), cherchent, quant à eux, à comprendre les rapports entre l'homme et son milieu, et notamment son milieu rural. L'idée de région naturelle prend corps. Les scientifiques cherchent à la définir par une lecture du relief, du sol, du climat et de l'établissement humain. C'est la naissance de la géographie humaine, qui devient une nouvelle discipline de terrain.

■ L'enquête sur les conditions de l'habitation en France

Dans ce contexte, un grand nombre d'enquêtes vont alors être mises en place afin de chercher à connaître, à identifier, à comprendre et à définir les différents types d'habitat rural. La première enquête majeure est conduite en 1894 par l'administrateur et économiste Alfred de Foville (1842-1913) : *Enquête sur les conditions de l'habitation en France* (2). Elle s'intéresse essentiellement à la France rurale et amène l'idée d'une relation directe entre maison-type et cadre naturel.

La méthode est novatrice : De Foville invite les enquêteurs à conduire des entretiens afin de répondre à un questionnaire. Il les invite à compléter leur travail par des plans, croquis ou photographies qui faciliteraient la description. Mais ces représentations, réalisées souvent par des fonctionnaires des impôts ou des instituteurs, apportent peu d'informations sur les caractéristiques architecturales notamment à cause d'un manque de rigueur dans la représentation, dans les proportions.

■ Le chantier 1425 : Enquête sur l'architecture rurale

Les enquêtes vont se prolonger au XX<sup>e</sup> siècle, notamment sous la

**SA 55**

**Bauges**

**73 097 Curienne**

Lieu-dit : Les Vachers

Nombre de bâtiments : 2

Bâtiments étudiés : 2

Usage d'origine : Maison vigneronne

Surface totale de l'exploitation : 3,31 ha

S.A.U. : 3,15 ha

Caractères remarquables : Construction datant de 1611

Etat en 1970 : Surélévation

Fonction en 1970 : Habitation

Etude initiale : 1943

**Plan cadastral de 1935**

**Plan du niveau 1**

- 1.1 cave voûtée
- 1.2 hangar
- 1.3 écurie voûtée

**Plan du niveau 2**

- 2.1 balcon
- 2.2 cuisine
- 2.2.1 cendrier
- 2.3 chambre
- 2.4 ferai
- 2.5 vide du hangar

**1. Situation**

Commune : nombre d'habitants en 1976 : 582 - 1956 : 287 - 1975 : 240.

Elle est située à l'extrémité sud du massif des Bauges dans la partie sud-ouest de la Leyrie, sur les pentes nord-est d'une montagne isolée en avant du massif.

Activités : élevage et polyculture.

Altitude : altitude : 700 m environ. Habitation permanente située dans le hameau des Vachers. L'exploitation possédait également un petit cellier, un araire et deux ares de vignes sur la commune des Marches, au lieu-dit Les Fontainettes.

Mode de l'aire-vacher : l'aire-vacher direct. Utilisation des alpages communaux.

**2. Distribution-circulation**

Accès et clôtures : l'habitation permanente possède une cour ouverte sur la route.

Localisation des activités : la maison comprend au rez-de-chaussée la cave, l'étable et le hangar récemment adjoint. Le premier étage est occupé par le logis, composé de la cuisine sur laquelle donnent deux chambres, et par le ferai occupant le quart de la superficie à cet étage et toute la surface de la maison au deuxième étage. On accède à ce ferai par l'escalier du hangar. Ce hangar, utilisé pour ranger les voitures et le matériel, sert également à abriter les volailles de bois en attente de déchargement. Les circulations se font toutes par l'extérieur : il y a pas de communication entre l'étable et la cave, ni entre le logis et le ferai.

**3. Construction**

A. Corps principal

Fondations et murs : fondés sur un sol de gravier ou de rocher, les murs sont en maçonnerie de 0,70 m à 0,80 m d'épaisseur au rez-de-chaussée, et de 0,60 m à l'étage. Les murs de l'étable sont identiques aux murs extérieurs. La maçonnerie, houlée au mortier de chaux, ne laisse apparaître que quelques pierres de parement. Sur la façade nord-est un araire construit en maçonnerie à 2 m d'épaisseur sur 3,70 m de large il la base.

Tolure : combles à deux versants inclinés à 40°. Les pannes reposent sur les murs-pignons et une ferme médiane. Elles sont espacées de deux mètres. La couverture est en ardoises clouées. Le faîtage est en bois. Le parti général des bois est en hauteur. Dans la cuisine, l'aire est accolée au mur-pignon, dans l'étable, près de la litière. Les sols des caves sont en terre battue, ceux de la cuisine et du couloir sont dalés.

Ferai : la cheminée est un échafaud dans la cuisine surélevée dans le mur. Halle en maçonnerie, souche en briques.

Escalier : un escalier extérieur en pierre permet d'accéder au balcon.

Surfaces intérieures : le sol de la cave est en terre battue ; l'étable est dalée en pierre, sous le balcon, à l'extérieur, une circulation est également dalée. A l'étage les sols sont en planches.

Éléments de décor : la balustrade de la galerie est décorée. Inscription sur le linteau en pierre de la cave.

**Plan du niveau 2**

**Plan du niveau 1**

**1. Situation**

Commune : nombre d'habitants en 1976 : 582 - 1956 : 287 - 1975 : 240.

Elle est située à l'extrémité sud du massif des Bauges dans la partie sud-ouest de la Leyrie, sur les pentes nord-est d'une montagne isolée en avant du massif.

Activités : élevage et polyculture.

Altitude : altitude : 700 m environ. Habitation permanente située dans le hameau des Vachers. L'exploitation possédait également un petit cellier, un araire et deux ares de vignes sur la commune des Marches, au lieu-dit Les Fontainettes.

Mode de l'aire-vacher : l'aire-vacher direct. Utilisation des alpages communaux.

**2. Distribution-circulation**

Accès et clôtures : l'habitation permanente possède une cour ouverte sur la route.

Localisation des activités : la maison comprend au rez-de-chaussée la cave, l'étable et le hangar récemment adjoint. Le premier étage est occupé par le logis, composé de la cuisine sur laquelle donnent deux chambres, et par le ferai occupant le quart de la superficie à cet étage et toute la surface de la maison au deuxième étage. On accède à ce ferai par l'escalier du hangar. Ce hangar, utilisé pour ranger les voitures et le matériel, sert également à abriter les volailles de bois en attente de déchargement. Les circulations se font toutes par l'extérieur : il y a pas de communication entre l'étable et la cave, ni entre le logis et le ferai.

**3. Construction**

A. Corps principal

Fondations et murs : fondés sur un sol de gravier ou de rocher, les murs sont en maçonnerie de 0,70 m à 0,80 m d'épaisseur au rez-de-chaussée, et de 0,60 m à l'étage. Les murs de l'étable sont identiques aux murs extérieurs. La maçonnerie, houlée au mortier de chaux, ne laisse apparaître que quelques pierres de parement. Sur la façade nord-est un araire construit en maçonnerie à 2 m d'épaisseur sur 3,70 m de large il la base.

Tolure : combles à deux versants inclinés à 40°. Les pannes reposent sur les murs-pignons et une ferme médiane. Elles sont espacées de deux mètres. La couverture est en ardoises clouées. Le faîtage est en bois. Le parti général des bois est en hauteur. Dans la cuisine, l'aire est accolée au mur-pignon, dans l'étable, près de la litière. Les sols des caves sont en terre battue, ceux de la cuisine et du couloir sont dalés.

Ferai : la cheminée est un échafaud dans la cuisine surélevée dans le mur. Halle en maçonnerie, souche en briques.

Escalier : un escalier extérieur en pierre permet d'accéder au balcon.

Surfaces intérieures : le sol de la cave est en terre battue ; l'étable est dalée en pierre, sous le balcon, à l'extérieur, une circulation est également dalée. A l'étage les sols sont en planches.

Éléments de décor : la balustrade de la galerie est décorée. Inscription sur le linteau en pierre de la cave.

**2. Bâtiment annexé : Les Fontainettes**

Le cellier comprenant : deux caves voûtées au sous-sol, la cuisine-habitation, et le cellier proprement dit renfermant les caves et le pressoir, au rez-de-chaussée. Toutes les circulations se font à l'extérieur. Les murs sont en pierre. Le comble comprend deux versants inclinés à 42°. Poutre de charge. Les pannes reposent sur les murs-pignons et un refend. La couverture est en ardoise. Le faîtage est en bois. Le parti général des bois est en hauteur. Dans la cuisine, l'aire est accolée au mur-pignon, dans l'étable, près de la litière. Les sols des caves sont en terre battue, ceux de la cuisine et du couloir sont dalés.

**4. Historique**

L'habitation permanente a été construite en un seul bloc en 1611, date gravée sur le linteau en pierre de la cave. Elle a été remaniée et agrandie à une date récente. Le hangar a été rajouté et rattaché au bâtiment à une hauteur de 2 m. Le toit a été entièrement refait lors de la surélévation. Le logis, qui comprenait précédemment la cuisine et une chambre, a été agrandi par l'adjonction d'une chambre prise sur le ferai, comme le montre la cotation mince de séparation. Certaines fenêtres ont été agrandies.



direction des géographes. A la suite du travail de De Foville, ils tenteront une classification des rapports entre milieu naturel et usages à travers l'étude des campagnes habitées et des paysages ruraux. Une des plus importantes campagnes d'étude de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle est celle du Chantier intellectuel et artistique 1425 dit "Enquête sur l'architecture rurale". Ce travail est conduit pendant la Seconde Guerre mondiale, sous la direction du musée des Arts et Traditions populaires et de l'ethnologue Georges Henri Rivière (1897-1985).

Pour approfondir la connaissance du monde rural mais également pour parer au "chômage intellectuel", des architectes sont invités à faire le relevé des maisons rurales d'une vingtaine de régions françaises. L'objectif, alors, est d'obtenir des études exhaustives, des monographies, rendant compte des types de maisons rurales, non seulement pour approfondir la connaissance des régions mais pour servir de références lors de la reconstruction.

Cette fois-ci, les architectes et leur savoir-faire sont mis à contribution. On attend d'eux une documentation illustrée, mesurée, précise des maisons identifiées comme significatives d'un territoire, de son climat, de son histoire et de ses coutumes. Les outils de l'architecte sont, alors, convoqués pour conduire une recherche scientifique et les représentations sont normalisées : on retrouve de manière systématique plans, coupes et détails techniques.

Cette enquête, source importante de connaissance du monde rural, sera reprise, approfondie et publiée, à l'image de l'ouvrage sur la Savoie, à la fin des années 1960, sous la direction de Jean Cuisenier (1927-), lorsque l'intérêt pour l'architecture vernaculaire refait son apparition (9).

### ■ Les albums de croquis

Face à la multiplicité des approches folkloriques, ethnographiques, géographiques voire politiques, le rôle et la spécificité du regard de l'architecte

### Architecture traditionnelle ou architecture vernaculaire ?

On emploie souvent de manière indifférente les termes « architecture traditionnelle » et « architecture vernaculaire ». Le premier qualificatif est plus fréquent en français et le second plus employé par les anglo-saxons. Ils renvoient tous deux à une dimension particulière de l'architecture : celle de l'architecture ordinaire, domestique, sans architecte. On peut malgré tout établir une distinction entre les deux qualificatifs.

**L'architecture traditionnelle** renvoie à l'idée d'une tradition constructive, transmise de siècle en siècle par des pratiques, des techniques et des savoir-faire ancestraux.

**L'architecture vernaculaire** (du latin vernaculus qui signifie « relatif aux esclaves nés dans la maison ») désigne l'architecture qui appartient à un lieu, qui correspond donc aux constructions spécifiques d'une région.

Traditionnelle ou vernaculaire, l'architecture s'inscrit ici dans une histoire locale, spécifique et identifiée. C'est un champ nouveau d'investigation pour l'architecte au tournant du XX<sup>e</sup> siècle.

Extrait du deuxième album de croquis d'Albert Laprade, montrant la diversité de l'architecture traditionnelle haut-savoiarde





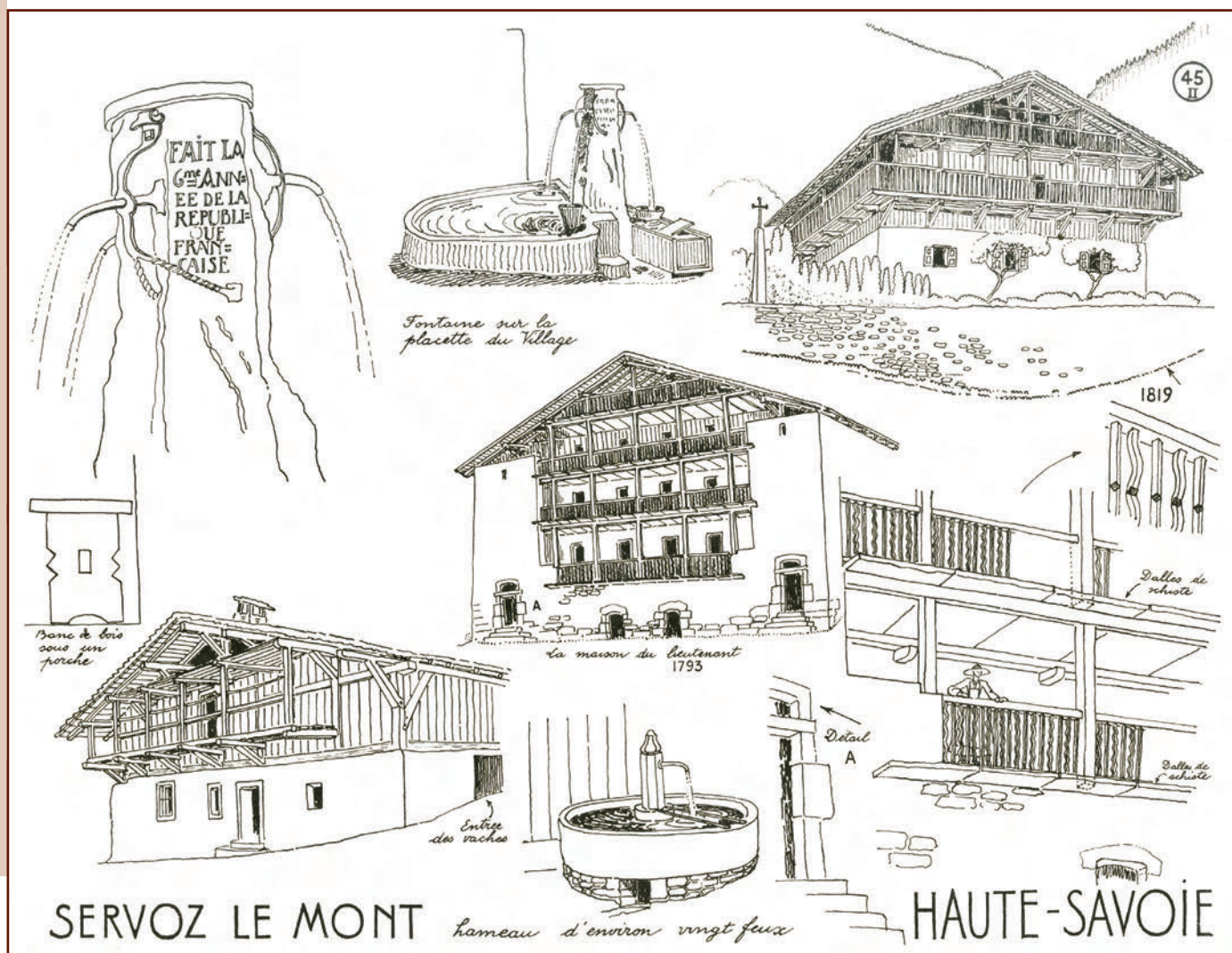


Planche du deuxième album de croquis d'Albert Laprade

dans ces démarches d'investigation de l'architecture vernaculaire interrogent. Comme nous l'avons vu avec Albert Laprade, l'architecte pratique le relevé d'architecture. Il s'en sert pour compléter sa formation par l'étude du monde rural. Mais c'est, aussi et peut-être surtout, pour lui, le moyen de construire un regard sur un patrimoine architectural nouveau : celui de l'architecture sans architecte.

Laprade a particulièrement utilisé le relevé dans cette optique : il publie de 1942 à 1967 une série de huit albums de croquis dans lesquels il propose un parcours à travers la France et le bassin méditerranéen. Il cherche alors à « *conserver la trace d'une infinité d'humbles chefs-d'œuvre réalisés par de grands artistes qui s'ignoraient et demeuraient ignorés* » (6).

Tout au long de sa carrière, et depuis le Maroc, Laprade conserve sur des carnets de nombreux croquis d'architectures vernaculaires (les archives, à l'Institut Français d'Architecture, en comptent plus de 3000). Privé d'activités par la guerre, il travaille, dès 1939, à leur publication.

Un véritable travail d'agence se met alors en place : avec l'aide de ses employés et de sa famille, il redessine et compose des planches d'album où s'accumulent façades, plans, décors, ou encore détails techniques. Il transforme alors ses croquis « *pris au jour le jour et sans but préconçu* » (6), les accumule et les organise pour nous proposer un parcours architectural à travers la France traditionnelle.

Plus qu'un simple travail d'enquête, Albert Laprade construit une véritable image de la France et de l'Europe méditerranéenne, utilisant, au-delà de ses dimensions techniques, la portée narrative du relevé, en jouant de la juxtaposition des zooms et des ensembles, des décors et des édifices, des détails et des rues.



Croquis de ferme haut-savojarde pris "sur le vif" par Albert Laprade





Chalets sur l'alpage de Charousse, aux Houches, vers 1930

« En arrivant en haut du petit chemin, je découvrais la vue admirable. Au premier plan, un chalet-ferme avec une bonne femme bedonnante sur le pas de la porte. Je lui fis un petit bonjour en lui disant "Quelle chance vous avez d'habiter un si beau pays" ». C'est ainsi qu'Albert Laprade narre, à la fin de sa vie, sa rencontre avec l'alpage de Charousse, sur la commune des Houches (Haute-Savoie).

En 1925, alors qu'il accède à une réelle notoriété à l'Exposition internationale des arts décoratifs et industriels à Paris, Albert Laprade fréquente la Haute-Savoie, où il vient régulièrement en vacances. Suite à une rencontre fortuite, il achète à des paysans son premier chalet sur l'alpage de Charousse. A partir de ce moment là et pendant trente ans, il va s'atteler à acquérir l'ensemble des bâtiments, des terrains et des sources de l'alpage.

Il transformera très rapidement la première ferme en chalet de vacances, dans lequel il reviendra de manière systématique toute sa vie durant. Il confie le suivi du projet de restauration de cet édifice à un des ses employés, l'architecte danois Viggo Fèveile (1896-?) qui s'installera plus tard à son compte aux Houches. La transformation de ce chalet d'alpage en résidence secondaire est l'occasion pour Laprade d'expérimenter l'adaptation de formes traditionnelles à des

usages nouveaux, modernes. Léandre Vaillat (1878-1952), écrivain et historien de l'art, va en faire l'éloge dans un article publié dans la revue grand public *L'Illustration*, comme modèle d'un « ancien chalet savoyard, transformé en habitation moderne sans que l'aspect extérieur en soit sensiblement modifié » (11).

Si Charousse est un lieu de villégiature pour l'architecte parisien, c'est aussi et avant tout le lieu à partir duquel il développe une pratique particulière : la connaissance et la reconnaissance de la culture architecturale de montagne. Très rapidement, Laprade va prendre conscience de la transformation des modes de vie en montagne et va chercher à en préserver la trace. En achetant l'ensemble de l'alpage, il protège ainsi l'unité de ce lieu et les constructions qui y sont établies : « Je n'avais, rappelle-t-il, comme objectif que la préservation du paysage ». Il acquiert progressivement huit fermes et, chose plus surprenante, il invite les anciens propriétaires à laisser sur place l'ensemble des objets usuels et agricoles.

Il constitue ainsi une collection d'objets, de mobilier, d'outils d'appartenance locale qui traduit l'intérêt novateur de l'architecte pour les modes de vie traditionnels. Très rapidement, il constituera dans le chalet Thovex un "musée privé", dans lequel il met en scène l'ensemble de ces objets.

Cette démarche fait écho à des pratiques muséographiques mises en place à la même époque par les ethnologues, notamment au musée des Arts et Traditions populaires, sous l'égide de Georges Henri Rivière. La méthode qu'il met en place (la conservation systématique, sur place, d'objets locaux) est significative de l'intérêt de l'architecte non seulement pour les formes traditionnelles de l'habitat mais pour ses modes d'habiter. Cette pratique révèle une conscience précoce chez Albert Laprade de la nécessité d'identifier et de préserver les traces des cultures traditionnelles de l'habiter. C'est une sensibilité qu'il gardera toute sa carrière, jusqu'à s'engager dans les débats sur la transformation de Paris, défendant la préservation et la restauration de la ville ancienne.

Aujourd'hui, la collection d'objets que Laprade a constituée nous est encore accessible. En 1977, l'architecte et sa famille font don à la commune des Houches de ce fonds ethnographique. Dès cette année-là, il est présenté au Musée du village, créé par Arlette Barré-Laprade, la fille d'Albert et l'association Dans l'temps. Cette structure nous permet de redécouvrir le monde rural montagnard du début du XX<sup>e</sup> siècle qui, comme l'avait anticipé Albert Laprade, a complètement disparu. L'architecte a lancé les bases d'une prise de conscience d'un patrimoine local.

Le chalet Thovex abrite un véritable musée privé, dans lequel les objets sont savamment mis en scène







M. LE MÊME, ARCHITECTE. — VILLA PERSONNELLE À MÉGÈVE, LA FAÇADE MIDI  
Photo Armand Sicoquet

### L'architecture dans nos provinces françaises

## L'œuvre de M. Le Même, à Mégève (Haute-Savoie)

Jadis les fées présidaient aux naissances. Elles étaient tantôt bonnes, apportant l'intelligence, la beauté, tantôt méchantes, apportant la bêtise, la laideur.

Nos villes modernes, telles des êtres animés, semblent vouées elles aussi à ces influences heureuses ou malheureuses. Les fées s'appellent aujourd'hui le bon ou le mauvais maire, les bons ou les mauvais architectes !

Mégève a eu la chance rare de voir présider à sa naissance un bon maire et à coup sûr un excellent architecte. On a le sentiment très net, en effet, que sans cet architecte, sans Le Même, cette ville se serait développée comme tant d'autres, comme ses aînées et ses voisines que nous ne nommerons pas, dans le gâchis, la vulgarité et l'anarchie.

L'opposition est vraiment frappante. Mégève était, il y a cinq



M. LE MÊME, ARCHITECTE  
VILLA PERSONNELLE, LE STUDIO  
Photo Armand Sicoquet

ou six ans, un très modeste et charmant petit village perdu au milieu de vastes prairies largement ondulées. La « Mode », fée capricieuse, est venue fondre sur lui. Les premières demeures des nouveaux venus furent ravissantes et, rançon du succès, Le Même, leur auteur, fut outrageusement copié. Mais le « pli » était donné ; il existait un style de Mégève, élégant, de bon aloi, à la fois très régional, simple et moderne.

Le Même venait de quitter l'École des Beaux-Arts où à l'atelier Pontremoli il s'était révélé un très brillant élève. Son « prix Rougevin », une petite piscine, l'avait signalé à l'estime de ses maîtres et de ses camarades et son passage chez Ruhlmann avait encore développé des dons incontestables de sensibilité et d'invention. Car ce jeune archi-

## Penser une nouvelle modernité : l'échelle locale comme expérimentation

« Puissent les planches de ces albums être comme des idées et donner à penser » (6).

Au-delà de la qualité des architectures traditionnelles qu'il consigne dans ses carnets, Albert Laprade entend tirer des enseignements des savoir-faire étudiés. Par l'identification de la diversité des constructions vernaculaires, il construit, en quelque sorte, une ambiance architecturale de la France, et souligne la capacité de ces architectures à faire « toujours corps avec le paysage urbain ou rural » (6). Contrairement à de nombreux auteurs d'enquêtes conduites à cette époque, Laprade ne s'intéresse pas directement à la lecture du territoire pour la mise en place de typologie de l'habitat. Il s'émerveille des savoir-faire paysans qui font que « même sur les hautes montagnes, les maisons les plus déshéritées sont parfaitement adaptées aux besoins, au climat » (6).

### ■ « A la fois très régional, simple et moderne »

Cette lecture particulière de l'existant, Laprade l'applique non seulement aux constructions traditionnelles mais également à la production architecturale contemporaine. Il publie, notamment de 1933 à 1939, dans la revue professionnelle *L'Architecture*, une série de huit articles intitulée *L'architecture dans nos provinces françaises*, grâce à laquelle il fait découvrir nombre d'architectes de province, tels Henry Jacques Le Même à Megève (74), Jacques Alleman dans le Nord ou encore Pierre Pouradier-Duteil dans le Dauphiné.

Il fait l'éloge de la modernité des plans proposés par ses confrères, et il admire la manière dont ils utilisent le savoir-faire local : « toujours l'emploi des matériaux régionaux, économiques (parce que sur place), éprouvés (parce que depuis longtemps en usage), seyants (parce qu'émanant du terroir) » (5). Il est important de constater ici que l'intérêt de l'architecte ne se porte pas sur l'image de l'édifice (son "style" régional) mais sur la rencontre entre des savoir-faire techniques locaux et une adaptation des plans aux nouveaux modes de vie. Il analyse ainsi le travail d'Henry Jacques Le Même à Megève : « Laissant de côté formules et "clichés" il a la passion de la construction, de la mise en œuvre loyale des matériaux. (...) ces maisons représentent nettement dans l'ensemble de notre production

Extrait de la revue *L'Architecture*, vantant le travail de l'architecte Henry-Jacques Le Même

### Albert Laprade en quelques dates

1883 : naissance à Buzançais (36)  
1903 : admission aux Beaux-Arts de Paris  
1907 : diplômé des Beaux-Arts de Paris (atelier Gaston Redon)  
1915-1919 : détachement au Maroc auprès de Prost et Lyautey  
1920 : ouverture de sa première agence à Paris  
1923 : membre fondateur du Groupe des architectes modernes  
1925 : Exposition internationale des arts décoratifs et industriels : pavillon des magasins du Louvre, jardin des Oiseaux, jardin des Nymphéas ; premier achat d'un chalet d'alpage sur la commune des Houches (74)  
1929 : garage Citroën de la rue Marbeuf (avec L.-E. Bazin)  
1931 : Exposition coloniale : Musée permanent des Colonies (avec L. Jaussely) - pavillon du Maroc  
1932 : Architecte en chef des bâtiments civils et palais nationaux  
1933 : Officier de la Légion d'honneur ; inspecteur général de l'enseignement artistique en province ; comité de rédaction de

*L'Architecture* d'Aujourd'hui ; ambassade de France à Ankara (Turquie)  
1934 : siège de l'Echo du Nord à Lille (59)  
1937 : Exposition internationale de Paris : pavillon d'Irak ; colonne de la paix ; pavillon de la langue française  
1938 : architecte conseil de la Cie Nationale du Rhône  
1941-1945 : urbaniste en chef de la reconstruction de Valenciennes (59)  
1943 : inspecteur général des écoles des Beaux-Arts (1943-1946) ; architecte-conseil des Bâtiments civils (1943-1954)  
1954 : architecte en chef et architecte-conseil de la Reconstruction dans le Nord  
1955 : usine hydroélectrique de La Bâthie (73)  
1956 : cité administrative Paris  
1958 : membre titulaire de la section d'architecture à l'Académie des Beaux-Arts ; architecte-conseil de la restauration et de l'aménagement du quartier du Marais  
1959 : membre de l'Institut de France  
1965 : président de l'Institut de France pour l'année  
1978 : décès à Paris

française une partie des désirs nouveaux de notre temps, avec ses besoins caractéristiques de tenue, de simplicité et d'élégance » (4). Chez ces architectes « de nos provinces françaises », la construction d'un regard sur les régions et sur l'architecture vernaculaire a permis un renouvellement des formes, un nouveau langage architectural. Bien loin d'une culture des styles, une véritable culture du lieu se met en place, une conscience de l'échelle locale dans laquelle s'insère le projet qui permet à l'architecte de mener un travail « élégant, de bon aloi, à la fois très régional, simple et moderne » (4).

#### ■ La transformation de la commande architecturale

Une des particularités de l'architecture vernaculaire et traditionnelle est qu'elle concerne essentiellement les constructions domestiques. Or, et Laprade l'avait été à Casablanca, l'architecte du XX<sup>e</sup> siècle est confronté au problème nouveau du logement. En effet, l'industrialisation et la transformation des villes avaient déjà fait émerger ce besoin de construction d'habitat. La reconstruction rendue nécessaire par les dévastations de la Première Guerre mondiale, impose la production de grande ampleur, non seulement d'édifices publics, de pavillons ou de demeures bourgeoises mais d'habitations populaires. Par l'étude de l'architecture traditionnelle et vernaculaire, l'architecte cherche donc de nouveaux outils pour penser ses nouveaux enjeux.

Dans un contexte où la commande architecturale se transforme profondément, les seuls enseignements de la formation classique de l'architecte ne suffisent plus. Mais, en architecture, comme en tout domaine, sans doute, la modernité ne fait pas table rase de toute tradition. Le travail et le parcours d'Albert Laprade qui incitent à interroger le rapport entre découverte de l'architecture vernaculaire et traditionnelle et pensée de la modernité, illustrent et confirment un des enseignements fondamentaux de la modernité architecturale que Le Corbusier, en 1925, exprimait ainsi : « *la maison fait le paysage (...) les maisons, les sites, les cultures sont un, comme la tête et le corps* » (8). L'observation du monde existant ne fournit pas seulement à l'architecte moderne de nouvelles données pour concevoir son projet : la nature des matériaux, le rapport au paysage, les modes de vie... En portant sur l'architecture traditionnelle et vernaculaire un regard instruit (notamment grâce à la pratique du relevé), il appréhende de nouvelles échelles pour penser le projet : celle du territoire dans lequel il s'inscrit comme celle du détail qui le construit.

Le travail de recherche en cours nous permet de compléter les études d'ores et déjà menées sur l'histoire de l'architecture du XX<sup>e</sup> siècle en Haute-Savoie. En venant approcher les pratiques d'architectes contemporains d'Henry-Jacques Le Même ou de Maurice Novarina, nous cherchons à étudier les enjeux d'un regard instruit, construit par une pratique du relevé, sur le territoire alpin et la production architecturale, nous rappelant ainsi ce que Françoise Very dit : « *la montagne fut en France l'occasion d'expérimentations architecturales encore peu prises en compte dans un bilan critique de l'architecture du siècle passé* » (12).

#### ■ Claire Rosset

doctorante en architecture  
CAUE de Haute-Savoie / ENSAG



#### Bibliographie

(1) CULOT Maurice, DELAUNAY Dominique, LAMBRICHS Anne, Albert Laprade : architecte, jardinier, urbaniste, dessinateur, serviteur du patrimoine, Paris, Norma éd. Cité de l'architecture et du patrimoine, 2007.

(2) FLACH Jacques, FOVILLE Alfred de, Enquête sur les conditions de l'habitation en France : les maisons-types, Brionne, France, G. Monfort, 1894, 381 p.

(3) LAPRADE Albert, "Une ville créée spécialement pour les indigènes à Casablanca", in L'Urbanisme aux colonies et dans les pays tropicaux, La Charité-sur-Loire, Delaunay, 1932.

(4) LAPRADE Albert, "L'architecture dans nos provinces françaises - L'oeuvre de M. Le Même, à Megève (Haute-Savoie)", L'Architecture, 1933, n° 2.

(5) LAPRADE Albert, "L'Architecture dans nos provinces françaises - L'oeuvre de Lachaud et Legrand, en Bretagne", L'Architecture, octobre 1935, n° 10.

(6) LAPRADE Albert, Croquis. 1<sup>er</sup> Album, Du Nord à la Loire, Paris, Vincent, Fréal et Cie, 1942.

(7) LAPRADE Albert, Croquis : Portugal, Espagne, Maroc, Paris, Vincent, Fréal et Cie, 1958.

(8) LE CORBUSIER, Almanach d'architecture moderne, Paris, G. Crès et cie., coll. "L'esprit nouveau", 1925.

(9) RAULIN Henri, L'architecture rurale française. Savoie, Paris, France, Berger-Levrault, 1977.

(10) RUEGG François, La maison paysanne : histoire d'un mythe, Gollion (Suisse), Infolio, coll. "Archigraphy", 2011.

(11) VAILLAT Léandre, "Le Chalet de Savoie", L'illustration, 16 février 1929.

(12) VERY Françoise, "Les temporalités de la maison contemporaine", in La maison contemporaine. Architectures situées, Lyon, Caue du Rhône, 2010.

(13) VIOLLET-LE-DUC Eugène-Emmanuel, Le Massif du Mont Blanc, étude sur sa constitution géodésique et géologique sur ses transformations et sur l'état ancien et moderne de ses glaciers, Paris, J. Baudry, 1876.

(14) VIOLLET-LE-DUC Eugène-Emmanuel, Habitations modernes, Liège, P. Mardaga, 1979 (1<sup>ère</sup> édition 1877).

**L'alpage de Charousse tel qu'il se présente aujourd'hui. Si le cadre montagneux est majestueux, c'est cependant l'exceptionnel état de conservation du bâti qui le rend unique**